

La Lueur sous les Saules

Description

Au bord d’un grand étang où la brume glissait bas, sentant le fer rouillé et la tourbe mouillée, un garçon vivait dans une cabane de roseaux. On l’appelait Matias-le-Borgne ; il aimait marcher pieds nus sur la mousse froide, écouter le lent soupir du vent dans les joncs et regarder la lune se balancer sur l’eau sombre. Une étoffe usée cachait son œil manquant ; de l’autre il veillait sur tout ce qui dormait ou s’agitait près du rivage.

Chaque soir avant de s’endormir, Matias posait près de lui sa cuillère en bois noircie — gravée d’un poisson à une extrémité. Un crépuscule vaporeux, alors que les grenouilles chantaient bas et que sa couverture sentait le foin séché, la cuillère disparut. Matias fouilla sous la paillasse, retourna chaque galet du seuil ; il ne trouva que poussière froide et touffes de duvet. Il sentit un frôlement dans l’air épais — comme si quelqu’un avait effleuré son oreille pour lui murmurer « Reviens demain ». La brume tissait ses voiles ; il attendit.



Trois nuits durant, sans impatience mais avec un battement calme au cœur, Matias suivit une petite lueur vacillante qui rampait sous les longs saules pleureurs. Chaque nuit elle semblait plus loin ; chaque nuit il avançait en silence parmi les racines tordues et l'odeur douceâtre de terre détrempée.

La première nuit, un brochet immense barra le passage d'un pli d'argent : « Pourquoi viens-tu traîner tes guêtres quand les lucioles dorment ? » grogna-t-il d'une voix grave. Matias inclina la tête — geste d'habitude car il savait qu'on doit saluer la rivière comme on salue la pluie : « Je cherche quelque chose que j'ai perdu sans bruit… » Le brochet plissa ses écailles et tourna lentement autour des

jambes du garçon : « Quand tu entendras le clapotis régulier sous ton pied gauche… attends sans crainte » souffla-t-il avant de disparaître dans un remous paisible.

La deuxième nuit glissa plus douce encore. Entre deux touffes d’iris flottants, Matias découvrit une vieille femme assise sur une souche moussue. Ses doigts noueux cousaient patiemment des nénuphars ensemble avec du fil fin : « Trois pétales pour retenir l’aube », marmonnait-elle bas. Lorsqu’il passa devant elle, la vieille releva à peine le menton : « Ne dérange pas ma couture… mais prends cette feuille sèche si tu veux traverser sans t’égarer », lui dit-elle en tendant une large feuille roulée.

contesdefees.com



La troisième nuit enfin parut ne jamais vouloir finir. Le brouillard ressemblait à un rideau qu’on soulève avec peine ; Matias trébucha doucement sur un chien silencieux couché au milieu du chemin, blanc comme la laitance et sans collier ni voix. Le garçon se pencha pour caresser ses oreilles tièdes ; alors l’animal ouvrit grand sa gueule muette et expira lentement contre sa main chaude — nul mot ne vint mais dans ce souffle doux logea une paix étrange qui fit battre moins fort son inquiétude.

Arrivé à la berge creuse où dormaient les pierres plates, Matias trouva posée sur un tronc sa cuillère gravée — mais maintenant polie comme du galet lavé mille fois par l’eau lente de l’étang. Un filet léger

y était noué ; trois petits cailloux verts y tintinnabulaient doucement lorsque le vent passait dessus.

Chaque soir depuis ce temps-là — lorsque descendent brume fraîche et silence rassurant — on raconte qu'au bord de cet étang ceux qui ont peur ou cherchent repos posent une petite offrande sous les saules : une plume trouvée ou bien une feuille cousue entre leurs doigts tranquilles. Les enfants murmurent alors tout bas les mots anciens appris au fil des rêves :

« Pour retrouver sans hâte ce qu'on croyait oublié… »



Et dans la cabane tapie entre eau noire et herbes hautes repose toujours la cuillère noire aux trois cailloux verts attachés par leur fil léger. De génération en génération elle est prêtée à qui veut marcher sous les saules lors des nuits épaisses : celui qui la tient écoute mieux clapotis et rumeurs douces ; il revient souvent apaisé avant même que ne paraisse la lune basse derrière les roseaux frissonnants. Longtemps après le départ du dernier promeneur on peut entendre encore, porté par le vent mouillé sur toute la largeur de l’étang sombre, le tintement patient des petits cailloux verts contre le bois noirci – écho discret à ceux qui cherchent leur chemin sous les branches penchées du rivage ancien.

date créée
11/05/2026
Auteur
cdf

contesdefees.com